

Cachée, en fuite puis réfugiée, mais surtout vivante

Avril 2016

Maria* a fui son pays, l'Érythrée, en 2011. Grâce au soutien de sa paroisse de St. Alphonsus, sa cousine a pu l'accueillir au Manitoba en septembre 2014.

Née en Érythrée, Maria a passé quelque dix ans de sa jeunesse à se cacher de son propre gouvernement. « En Érythrée, il y a une loi qui dit que quand tu arrives en 11^e année à l'école, pour pouvoir terminer ta scolarité et aller à l'université, il te faut aller au camp militaire de Sawa. C'est obligatoire que tu sois garçon ou fille, explique-t-elle.



Église St. Alphonsus

« Ils appellent ça le Service national et disent que ça va durer un an, mais en fait c'est à durée indéterminée. Une fois que tu y es, tu n'en pars plus. C'est un moyen d'embrigader les enfants, d'en faire des soldats. »

Maria, comme bien d'autres jeunes hommes et femmes érythréens, a refusé de se présenter à ce camp militaire même si cela signifiait pour elle la fin de son instruction. Son cauchemar n'était pas pour autant fini. « Même si tu acceptes de ne plus retourner à l'école, le gouvernement t'impose de posséder une carte d'identité que tu ne peux que recevoir au camp militaire, poursuit Maria. Les hommes du gouvernement font très souvent des recherches aléatoires dans le pays et s'ils trouvent quelqu'un sans carte, ils l'envoient au camp de Sawa. »

En outre, personne en Érythrée n'est autorisé à quitter le pays, même ceux qui ont servi. Maria n'a donc eu d'autre choix que de se cacher pendant une dizaine d'années avant de réussir à s'enfuir, à pied, aidée d'un passeur.

« J'ai essayé une première fois de sortir du pays mais j'ai été arrêtée et mise en prison pendant trois semaines, confie-t-elle. J'ai eu beaucoup de chance car un de mes amis a réussi à soudoyer le directeur de ma prison avec de l'argent, donc j'ai pu sortir.

« Finalement, en 2011, après avoir marché deux nuits à travers collines et montagnes et m'être cachée le jour dans les buissons, je suis arrivée en Éthiopie. J'étais très fatiguée. »

Le périple, qui lui avait coûté 3 000 \$ américains demandés par le passeur, était pourtant loin d'être terminé. « Une fois en Éthiopie, on savait qu'on était en sécurité du gouvernement érythréen, mais on devait encore traverser une rivière! Je connais des personnes qui sont mortes emportées par cette rivière. »

Maria a ensuite reçu sa carte de réfugiée. Si, enfin, elle n'avait plus besoin de se cacher, les conditions de vie au camp de réfugiés restaient difficiles. « Il n'y avait pas d'électricité, pas d'école après le niveau élémentaire, pas de travail donc pas de possibilité de gagner de l'argent, et pas assez de nourriture pour tout le monde. Je dépendais de l'aide de mes proches. »

C'est finalement une cousine vivant à Winnipeg qui a pu faire sortir Maria du camp de réfugiés grâce à un parrainage privé. La jeune femme érythréenne a débarqué dans la capitale manitobaine le 23 septembre 2014 après 13 ans de vie cachée ou dans de mauvaises conditions.

« Pour me parrainer, ma cousine a pu compter sur le soutien de sa paroisse catholique, St. Alphonsus, précise Maria. La paroisse est devenue coparrain de mon immigration en attestant notamment que ma cousine était une personne sérieuse qui serait bel et bien en mesure de subvenir à mes besoins pendant un an.

« De plus, le prêtre de la paroisse l'a aidée à remplir les formulaires nécessaires et à les soumettre à Citoyenneté et Immigration Canada. On a grandement apprécié tout ce soutien. »

Un an et demi après son arrivée au Manitoba, Maria occupe un emploi stable depuis plus d'un an et elle est locataire d'une chambre dans une maison de transition. « Je veux recommencer à vivre », termine-t-elle.

** Son nom a été changé pour des raisons de sécurité.*